

CAJA M-54

inv. 14584

CONTRIBUTION

A L'ÉTUDE DE

L'AGE DE LA PIERRE

DANS

L'ISTHME DE PANAMA

PAR LE D^R E. MENARD DE SAINT-MAURICE

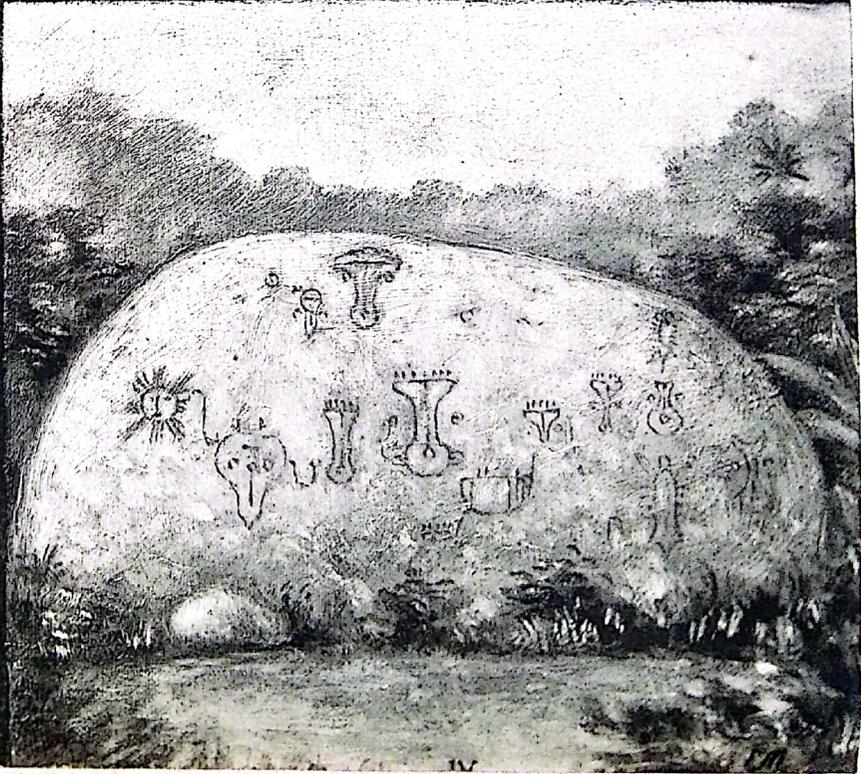
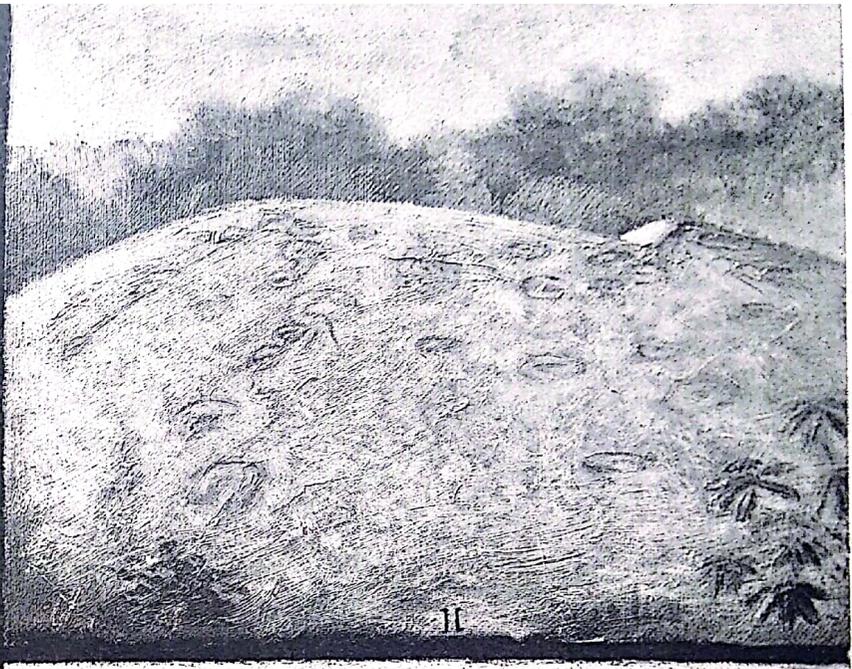
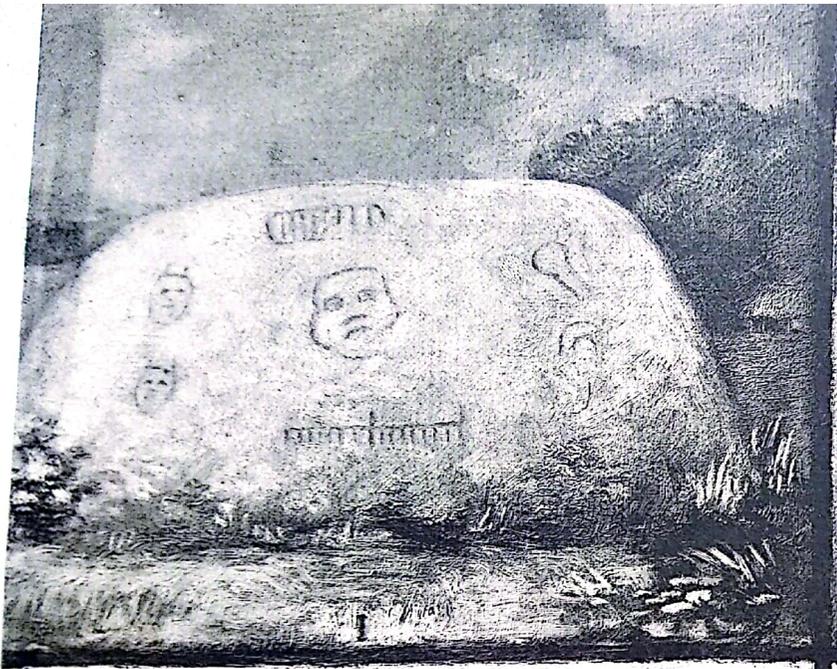
MÉDECIN DE LA COMPAGNIE DU CANAL INTEROCÉANIQUE

AVEC PLANCHES



PARIS

—
1889



N^o I. Pierre gravée. *Empéador.* N^o II. Pierre à Cupules. *id.*
N^o III. La Pintada. *Pénonomé.* N^o IV. Piedra Pintal. *Caldera.*

CONTRIBUTION

A L'ÉTUDE DE

L'AGE DE LA PIERRE

DANS

L'ISTHME DE PANAMA

PAR LE D^R E. MENARD DE SAINT-MAURICE

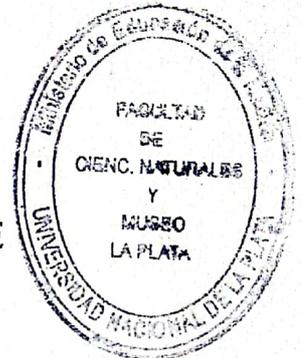
MÉDECIN DE LA COMPAGNIE DU CANAL INTEROCÉANIQUE

AVEC PLANCHES



PARIS

1889



BIBLIOTECA

ACADIA DE CIENCIAS
NATURALES Y MUSEO
Biblioteca

Inventario 14584
Fecha 4 NOV 2019
Adquirido por Donación
Frenquelli
Sig. Top. CAJA M-54

4 NOV 2019

A

M. FERDINAND DE LESSEPS

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE
DE L'ÂGE DE LA PIERRE
DANS L'ISTHME DE PANAMA

Un toit à deux pentes inégales, hérissé de mamelons, de soufflures puis irrégulièrement crevassé dans le sens de sa hauteur, tel est l'aspect de l'Isthme de Panama dans la partie que traverse le Canal. La pente la plus étroite et la plus raide, c'est le versant du Pacifique ; l'autre, la plus large et la plus douce, le versant de l'Atlantique. Le faitage est la Cordillère ici réduite à une centaine de mètres. Les bosselures sont les cerros ; les crevasses, les vallées. Du côté Atlantique, un large chéneau souvent engorgé et débordant : le Chagres ; du côté Pacifique, une rigole où l'Océan reflue : c'est le Rio-Grande. Puis, pour compléter la ressemblance, sur tout cela une épaisse toison végétale représentant les mousses et les saxifrages des vieilles toitures.

Sur le versant Atlantique, tout près de la ligne de partage, en amont du confluent de l'Obispo et du Gamacho, un mamelon isolé porte le campement d'Empéador. A l'entour, la vallée s'élargit, s'arrondit en un vaste amphithéâtre, limité à l'horizon par la chaîne du Mandingo, la ligne des collines du Chagres, le massif de la mine d'or, le cerro Tigre, l'écueil bossué de la Culebra, le cercle se refer-

mant avec le cerro Gordo, cône de soulèvement à épanchement basaltique.

Le chemin de fer de Colon à Panama longe le flanc sud de la vallée ; le canal, le côté nord. Entre les deux, le cerro du campement se dresse en forme d'étoile à trois branches irrégulières, où s'étagent, d'une façon pittoresque, les maisons d'habitation toutes blanches au bord des chemins rouges. Un marais, dû aux méandres du Rio Obispo et qui s'étendait autrefois tout autour de la colline, a complètement disparu, comblé avec les déblais du canal : les ateliers, les hangars, les remises des machines s'y élèvent aujourd'hui, dominés de haut par le vaste parasol d'un fromager gigantesque, seul survivant d'arbres superbes inconsidérément abattus lors des premiers déboisements.

Entre la voie ferrée et la chaîne des collines s'étire le village avec sa longue rue de maisons de bois peinturlurées de rouge, de bleu, de vert et coiffées de toits de zinc. C'est le quartier général du commerce local, représenté surtout par les Chinois, ces intelligents pourvoyeurs des campements chez qui l'on trouve de tout et bien d'autres choses encore : de la grosse quincaillerie et des conserves alimentaires, de la chaussure et des cigares. Sans oublier les inévitables pétards et les lanternes qui jouent un si grand rôle dans toutes les fêtes religieuses ou nationales du pays : *political goods*, marchandises politiques, disent les Yankees. Au dessus du village commerçant et tant soi peu exotique, le village indigène, Carthagénita, ainsi nommé de ses fondateurs, les premiers ouvriers du canal, venus surtout de Carthagène des Indes. Là, plus de maisons de bois, mais des ranchos à parois faites de bambous refendus, à hautes couvertures de palme, véritable rucher se chauffant au soleil, à mi-côte, dans le grouillement de sa marmaille qui fraternise toute nue avec les porcs, les chiens et les poules. Plus haut encore, semées de ci de là, les cases des Jamaïcains, entourées de manioc et d'ignames, et qui se sont installées partout où

l'on pouvait raisonnablement planter la charpente rudimentaire d'une cahute dont les parois sont empruntées à toutes les épaves de la civilisation : douves de tonneaux, vieilles caisses à savon, tôles rouillées, etc. Et tout cela poudroie sous la verdure, et tout le jour ils s'en échappe comme un bourdonnement d'abeilles formé des mille bruits de la vie mêlés aux chevrottements des accordéons, ce premier luxe de tout intérieur jamaïcain. Les soirs et les nuits de paye, les tamtams improvisés avec des boîtes à pétrole ou des barils vides, font concurrence aux coassements en roulement de tambour des grenouilles-butors, et cela met dans le silence le bruit sourd d'une mer invisible déferlant sur une plage de galets.

Autour du campement, règne le fouillis d'une gare de chemin de fer, avec ses machines au repos ou suant d'aban à remonter les rampes, ses tas de ferraille et de traverses ses réservoirs passés au minium qui s'allument d'une si jolie flamme rose dans la lumière du matin, et flambent, rutilent, sous le soleil de midi, comme d'énormes coquelicots égayant seuls l'éternelle monotonie de la verdure environnante. En été seulement, en février et mars, éclate tout à coup, sur cette ennuyeuse moquette verdoyante, la floraison splendide des guayacans bouton d'or, et des quipos écarlates. — Et toute cette crudité de tons s'emplit de l'âpreté du chant des cigales qui mettent dans l'air comme le grincement continu de l'affûtage d'un millier de scies. Ce rude bariolage a parfois des sourires d'une douceur infinie. Le soir, quand s'allume la barre d'or fondu du couchant, la côte, à l'est, monte dans le ciel, drapée de velours vert, mais d'un vert blond chaud et caressant à l'œil; et tout en haut, les maisons du campement se profilent avec leurs murs aux tons roses fleur de pêcher, nettement silhouettés sur un ciel gris lavande comme dans une aquarelle japonaise.

En hiver, sous le ruissellement des pluies torrentielles, les feuillages sont plus durs et plus vernissés que jamais : seuls les ravine-

ments des terrains y mettent la tache saignante de leurs ocres exaspérées, tandis qu'à l'horizon, dans les creux des collines glacées d'outremer, flottent des lambeaux de vapeurs déchiquetées, comme des fumées qui s'échapperaient des orifices d'un brûle-parfums. Lorsque les brumes se condensent en ces épais brouillards des matinées de l'hivernage, toute la vallée disparaît sous une nappe de vapeurs aplanies d'où les sommets des cerros émergent semblables à des îles : une vraie mer des Antilles en miniature, baignée de lumière blafarde et comme sous l'éclairage paradoxal d'un soleil de minuit transporté à 8 degrés de l'Equateur.

Une fois sorti de la vallée, l'on trouve de suite, à quelques centaines de mètres, ce que l'on est convenu d'appeler la forêt vierge. C'est un fouillis inextricable d'arbrisseaux, de bambous, de lianes, une folle débandade de plantes lâchées en liberté, s'enlaçant, s'escaladant, s'accrochant à tout ce qui se présente, arbuste ou rocher. Cà et là de rares grands arbres, *espavés* ou *figueros*, d'énormes *quipos* au tronc droit et lisse, étrangement peint en rouge vif comme les cheminées d'un paquebot : seuls vestiges de l'ancienne forêt, vierge peut-être celle-là, mais depuis longtemps renversée, alors que les jeunes taillis datant de quelques années à peine, en usurpent effrontément le nom. Des sentiers étroits, sans cesse reconquis par la *brousse*, se glissent sournoisement sous bois, changeant de place à chaque saison, ornières bourbeuses pendant l'hiver, pistes arides et crevassées pendant l'été. Et pas un bruit, pas un chant d'oiseau : un silence solennel troublé de loin en loin par la fuite rapide d'un animal qui passe et qu'on ne voit pas. Au contraire de ce que l'on s'attendrait à rencontrer en ce pays de Tropiques où le souvenir des serres du Jardin des Plantes vous hante et vous poursuit, pas une fleur qui se puisse cueillir ; à peine de place en place l'étoile écarlate d'une passiflore aussitôt flétrie que ramassée, ou le hémisson cramoisi d'un ananas sauvage. L'étonnement est grand des

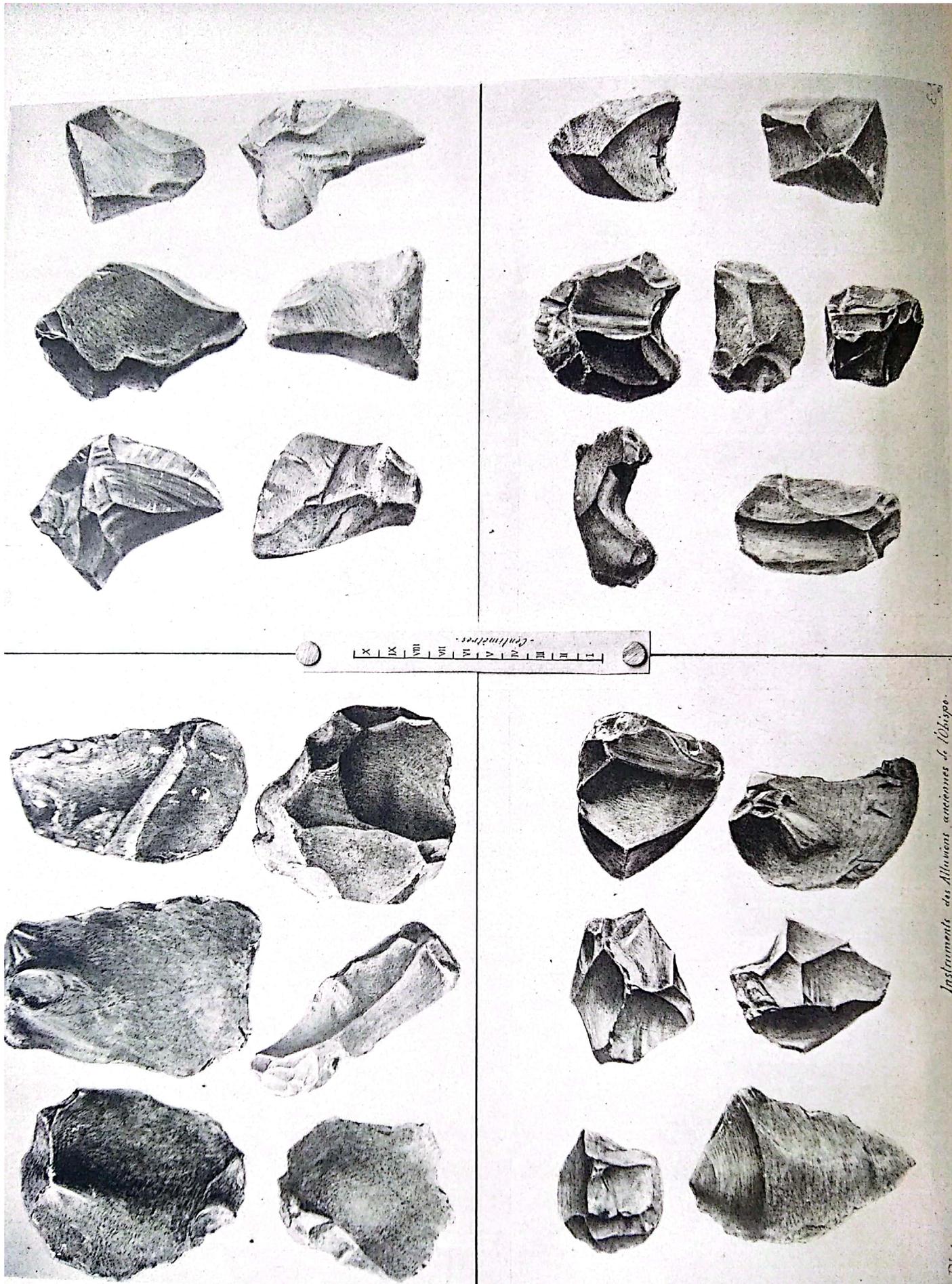
nouveaux arrivés, de ne point voir, comme dans les images du Tour du Monde ou sur les stores des pharmaciens, des boas s'enrouler autour des lianes, dardant leur langue fourchue vers un couple d'aras multicolores, au milieu d'un vol de colibris.

Toute cette région de l'Isthme est pauvre en fait de fleurs et d'oiseaux. Les orchidées y sont banales, les perroquets rares et peu variés. Les belles espèces des contrées voisines n'y sont guère représentées que par des genres inférieurs et pour ainsi dire abâtardis. Le *quetzal*, ce merveilleux oiseau au plumage d'or vert émaillé, la gloire du Centre-Amérique et qui a eu l'honneur de prêter son nom à Quetzalcoatl, le grand dieu mexicain, ne se rencontre pas ici, remplacé par des trogons plus humbles, les modestes colombes de la Vierge. Il faut dire aussi que les bruits inquiétants des chantiers, les sifflets des machines, les salves quotidiennes des mines, sont pour quelque chose dans cette désertion de l'Isthme par une faune d'ailleurs peu variée ; de même que la flore hésite et recule devant les déboisements continuels pratiqués par les machetes et l'incendie. Les plantations de manioc et de bananiers, les potagers des Chinois, aussi bons jardiniers qu'ils sont boutiquiers habiles, refoulent peu à peu devant eux la forêt et la brousse. Les plates-bandes du campement n'offrent guère comme ornements durables, avec les rosiers venus d'Europe et retournant sans cesse à l'églantier, que l'hibiscus à grandes fleurs rouges, et cette curieuse espèce de la même famille dont la fleur s'ouvre, s'épanouit et meurt dans la même journée : l'hibiscus *mutabilis*, la *mudadera* comme on l'appelle ici, la changeante, la bien nommée, blanche verdâtre le matin, rose à midi, ponceau le soir.

Sur cette nature peu variée d'aspect, passent et repassent, avec une monotonie désespérante, les deux uniques saisons de l'année : l'été, de décembre à avril ; l'hiver, les sept autres mois. L'été avec ses chaudes journées rafraîchies par le vent du nord, son ciel bleu laiteux qui n'atteint jamais les tons de lapis des ciels d'Orient, ses

nuits froides splendidement étoilées où les constellations des deux pôles se montrent à la fois : la Polaire et la Croix du sud, la grande Ourse et le navire Argo qui semble traîner à sa suite, comme un lumineux sillage, les phosphorescences diamantées des Nuées Magellaniques. L'hiver avec sa température de Hammam, ses ciels voilés, ses brumes, ses orages ; avec ses pluies diluviennes qui transforment les ruisseaux en torrents, font monter les fleuves de plusieurs mètres en quelques heures, changent en bourbiers les chemins, délavent les terres, en font une bouillie de brique pilée que les rudes soleils de la saison sèche transformeront de nouveau en blocs de terre cuite. Mais les verdure n'en sont que plus vertes encore pour être ainsi longuement inondées ; et il vous prend en face de cette éternelle splendeur la nostalgie de l'Autharite de Flaubert dans les plaines de Carthage : « *le regret des flocons de neige et des senteurs des pâturages par les matins d'automne.* »

Ce pays ainsi constitué, était-il habité aux siècles antérieurs à l'occupation espagnole, alors que d'épaisses forêts couvraient encore ses marécages et les rivages instables de ses fleuves ? A cet égard il n'y a aucun doute. Quels étaient ses habitants, quel leur genre de vie, quelles les traces qu'ils ont laissées de leur passage ; c'est ce que je me suis efforcé de déterminer pendant les loisirs que m'ont permis mes devoirs professionnels au cours des six années déjà passées dans l'Isthme. Recherches encore peu fructueuses, résultats bien incomplets, que j'ai condensés dans les pages suivantes.



22

Instruments des Alluvions anciennes de Elbispo.

I

Les travaux entrepris pour le percement du canal, ouverture de cunettes dans l'axe, dérivations, terrassements accessoires, etc. ont mis à découvert de nombreux échantillons d'outils et d'instruments en pierre taillée et polie. Je les ai principalement étudiés dans la vallée du Rio Obispo. Les alluvions actuelles du rio à Emperador, ses alluvions anciennes mises à nu par les fouilles, les ravinements naturels du sol dans les campements, sur les cerros déboisés, en ont fourni également de grandes quantités. Ce sont ces instruments, armes et outils que je me propose de passer ici en revue.

Tout d'abord je les diviserai en plusieurs catégories, par ordre de superposition et d'ancienneté relative.

1° Grosses pièces irrégulières destinées à fouiller, concasser ou broyer.

2° Eclats triangulaires, allongés, retailés d'un seul côté, avec face d'éclatement sans retouches, comparables aux types de Moustier et surtout de Levallois. Rares.

3° Grattoirs convexes, couteaux, perçoirs, tranchets à taillant terminal ou latéral, tous outils servant à la préparation des peaux.

4° Raclours ou grattoirs de forme très spéciale à tranchant latéral courbe et retouche sur le dos comme une lame de yatagan.

5° Pointes de flèches et de javalots et grattoirs concaves pour le dressage des hampes ; puis retouchoirs et burins.

6° Haches polies de deux types principaux : l'un, le plus ancien, des alluvions profondes, comparable aux types bretons, allongé, étroit irrégulièrement poli. L'autre, le plus récent et que l'on rencontre à la surface du sol, présentant une forme spéciale, avec tranchant sur les

trois quarts de la circonférence d'un disque lenticulaire, muni d'un talon rapidement atténué et aigu. Les pièces de ce type, assez rares d'ailleurs, sont toujours admirablement polies. Il va sans dire qu'à toutes ces pièces l'on trouve mélangés des nucléus de toute nature.

Tous ces instruments sont le plus souvent en jaspe, le silex étant l'exception¹; les haches sont empruntées aux roches d'origine volcanique, basalte et dolérite surtout. Ils sont de petite dimension, comme il convient à un peuple ayant la main petite, main de chasseurs ou de pêcheurs, mais non d'agriculteurs. La petitesse des extrémités est du reste un fait signalé par les observateurs anciens et modernes chez les peuplades américaines, surtout dans les régions qui nous occupent ici.

On les rencontre, je l'ai dit déjà, soit à la surface du sol, soit dans les alluvions anciennes ou récentes des cours d'eau, soit enfin dans les couches puissantes d'argile rouge qui recouvrent presque partout le squelette pierreux de la contrée. Les excavateurs sont venus entamer ces couches, les ronger du grignotement continu de leurs godets, et, dans les déblais enlevés à la fouille j'ai souvent ramassé des silex taillés, pauvres outils primitifs ainsi déterrés par leurs puissants successeurs. Et l'arrière-petit-fils du sauvage d'antan regarde avec indifférence l'énorme machine retourner pêle-mêle la poussière de ses ancêtres et les débris de leur chétive industrie.

J'ai trouvé des amas de silex taillés jusque dans les fourrés les plus épais de la forêt vierge ou prétendue telle, et à qui d'ailleurs tant de siècles écoulés ont bien pu refaire une virginité.

Ce fait prouve que la population primitive, sûrement moins nombreuse que celle d'aujourd'hui, s'étendait sur un plus vaste territoire, dissémination qui convenait mieux à son état social que le groupement actuel. Les peuplades d'alors vivaient isolées, par familles,

1. Les silex cacholonnés sont extrêmement rares : Un très grand nombre d'échantillons trouvés dans la glaise n'ont aucune patine : on les dirait récemment taillés, bien qu'ils soient enfouis dans des couches d'alluvions anciennes d'une grande profondeur.

nomades, chassant, pêchant, récoltant les fruits poussés sans culture là où ils se rencontraient ; n'ayant pas d'habitation fixe, mais s'installant de préférence dans le voisinage des ruisseaux, sur des mamelons isolés d'où il était plus facile de surveiller les abords du campement, et de se défendre en cas de surprise. C'est là que l'on trouve le plus d'armes et d'outils. Partout où l'homme a vécu ou seulement passé, il a laissé ces traces indiscutables de sa présence. Tout autre vestige peut avoir disparu ; le temps a même réduit en poussière des édifices comparativement élevés d'hier, mais l'arme, l'outil de l'homme primitif sont là, pouvant servir plus que n'importe quel autre caractère spécifique à le déterminer. Lui seul a laissé des armes artificielles, parce que lui seul, au moment où l'évolution le différenciait des autres êtres, s'est trouvé désarmé en face des animaux ses contemporains et a éprouvé le besoin de compenser cette infériorité originelle en inventant des moyens de défense et d'attaque que la nature lui avait à peu près refusés. Et cette infériorité physique a été le point de départ de sa supériorité intellectuelle : il n'est devenu l'*Homo sapiens* de Linné que parce qu'il était né l'*Homo inermis*. Réciproquement, son développement cérébral une fois commencé rendait peu à peu inutiles les faibles défenses naturelles qu'il pouvait posséder, son intelligence devant désormais suppléer à tout ce qui lui manquait d'autre part.

Dans la région circonscrite que j'étudie en ce moment, le fait se reproduit avec la même constance que partout ailleurs : les armes, les outils des anciens habitants sont répandus avec profusion à tous les étages du sol depuis l'époque tertiaire.

Cette énumération des lieux de provenance montre qu'il convient d'établir des divisions dans les époques de fabrication : les lames taillées trouvées à 10 et 12 mètres de profondeur dans les alluvions anciennes, et les haches polies rencontrées à la surface ne pouvant être contemporaines les unes des autres.

Les premières appartiennent à une race ancienne, préhistorique, encore indéterminée ; les dernières, peut-être à la race encore existante à l'époque de l'invasion espagnole.

Il importe de faire ici une remarque capitale, c'est que je n'ai trouvé nulle part, mélangé aux types décrits ci-dessus, le type de hache que l'on peut appeler caraïbe, de forme trapue, large, arrondie, avec ailerons lui donnant vaguement l'air d'un pecten, et qui existe dans toutes les Antilles et jusque sur les bords de l'Amazone, partout où la race caraïbe a laissé des représentants. Cette forme caractéristique manque dans l'Isthme, du moins dans les régions que j'ai explorées. Son absence dans les alluvions anciennes est une preuve de plus de l'antiquité des types que l'on y rencontre.

D'ailleurs, rapportés aux types européens, tous ces instruments appartiendraient à la période néolithique, sauf les pièces comparables aux silex moustériens et qui proviennent toutes des alluvions profondes. Je n'ai jamais rencontré de coups de poing du type chelléen bien qu'on en ait trouvé dans l'Amérique du nord. Peut-être ces grosses pièces irrégulièrement triangulaires et pointues que j'ai classées sous le nom de concasseurs et broyeurs en seraient-elles ici les représentants ; car elles peuvent avoir tout aussi bien servi aux usages multiples que l'homme de Chelles et de St Acheul demandait à son unique outil.

L'âge de la pierre existait donc encore pour l'Isthme à l'époque de la découverte : voilà sa limite inférieure. Quelles sont ses étapes antérieures, c'est ce qu'actuellement il est impossible de préciser. Je me contenterai d'étudier les faits bruts, laissant à d'autres plus perspicaces ou plus heureux le soin de déterminer les époques, et de fixer, s'il se peut, les dates.

Des habitants de l'Isthme à l'époque de la conquête, l'on ne sait que bien peu de chose. Les historiens espagnols se sont étendus à plaisir sur les civilisations Aztèque et Péruvienne : ils nous ont à

peine parlé des peuplades que les premiers conquérants ont rencontrées dans l'Isthme.

Christophe Colomb touche à la terre ferme à son troisième voyage, en 1498, vers la côte de Cumana. Quatre ans plus tard, il reconnaît le littoral depuis le cap Gracias a Dios jusqu'à Portobelo et fonde le premier établissement sur le continent, établissement peu durable d'ailleurs à Belen, dans la province de Veragua. En 1509 Ojeda, qui avait dans l'intervalle, en 1499, fait un voyage au golfe de Darien, obtient de la couronne d'Espagne, de moitié avec Nicuessa, la concession de tout le pays compris entre le cap Vela et le cap Gracias à Dios. Ce sont les gouvernements de la Nouvelle Andalousie et de la Castille d'or, ce dernier s'étendant depuis le golfe d'Uraba jusqu'au cap Gracias a Dios. Ils rencontrent là des peuplades guerrières et farouches, un climat meurtrier. La plus grande partie de leur expédition succombe sous les flèches empoisonnées des Indiens et les atteintes de la maladie ; le reste fonde la colonie de Santa Maria la Antigua sous les ordres de Nuñez Balboa qui devait, en 1513, traverser l'Isthme le premier et découvrir le Pacifique dans la baie de San Miguel. Telle est en quelques lignes toute l'histoire de la découverte et de l'occupation de l'Isthme.

Quelques mots d'Antonio Herrera signalant la ressemblance existant entre les habitants de Panama et ceux de San Domingo et de Cuba, avec cette mention spéciale qu'ils excellaient dans la peinture et la sculpture ; puis ce fait qu'ils enterraient leurs morts avec des provisions, des armes, des bijoux ¹. Torquemada note chez eux l'absence d'idolâtrie et la croyance à un dieu unique nommé Chicuhua ². Et c'est tout ce qu'ils nous en apprennent. L'on sait d'autre part qu'ils se procuraient chez les Muyscas leurs ornements et leurs bijoux en or.

¹. Herrera, *Historia general de los hechos de los Castellanos en las Islas y Tierra firme del Mar oceano*. Décade II, chapitre X.

². Torquemada, *Monarquía Indiana*, liv. VI, chapitre XXXIII et liv. XI, ch. XXI.

Cette ressemblance signalée avec les habitants des Antilles est une indication précieuse. Les occupants des Antilles à cette époque, nous les connaissons, ce sont des peuplades caraïbes étroitement apparentées aux Mayas ¹. Leurs derniers représentants dans l'Isthme sont actuellement les Mandingas, les Bayanos, les Cunas du Darien. Ces derniers, des habitudes artistiques de leurs ancêtres, n'ont guère conservé que le goût des parures en plumes multicolores, et l'usage de sièges de bois grossièrement sculptés en forme d'animaux. Du reste, aucun souvenir ancien, aucune tradition même ne remontant que jusqu'à l'époque de la conquête. Leur genre de sépulture est assez spécial : ils ensevelissent leurs morts dans un hamac suspendu à deux piquets au fond d'une fosse recouverte de branchages et de terre. Comme leurs ancêtres ils mettent dans la tombe des armes et des ornements ; comme eux ils croient à un Dieu tout-puissant ².

En somme, un état social bien primitif et qui n'a pas dû changer beaucoup depuis la découverte de l'Amérique, puisqu'il y a deux cents ans Lionel Wafer le décrivait à peu près tel qu'il est encore aujourd'hui. Cette condition inférieure formait le plus grand contraste avec la civilisation des pays voisins. A cette époque en effet, le pays qui a constitué depuis le Nicaragua, le Costa-Rica et la province de Chiriqui au nord d'Agua-dulce, possédait une population très dense, laborieuse, artiste, qui a laissé partout des traces de son existence. C'est elle qui a creusé ces milliers de tombeaux, de *huacas*, d'où l'on retire chaque jour de si curieuses poteries, des bijoux, des armes de pierre polie d'un fini parfait, de formes typiques que l'on ne rencontre pas dans les alluvions de l'Isthme de Panama. D'un côté, les restes d'une civilisation brillante, sculptures, poteries, bijoux ; de l'autre, rien que de mauvaises armes, des éclats de silex

1. Agassiz constate la ressemblance des Mayas avec les indigènes des Antilles et notamment de Saint-Domingue.

2. *Costumbres de los Indios Darienitas*. E. Restrepo Tirado. Bogota, 1888.

grossiers, peu ou point de poteries, si ce n'est quelques débris d'un caractère tout primitif.

Lorsque l'on étudie ces poteries du Centre-Amérique qui représentent le mieux, en quelque sorte, l'état de la civilisation dans ces contrées, l'on remarque une progression décroissante très frappante à mesure que l'on avance du nord au sud. Les poteries du Nicaragua rappellent les plus beaux produits céramiques de l'art nahua ; celles du Costa-Rica s'en éloignent peu encore. Au Chiriqui la différence est déjà plus marquée. Puis, presque brusquement, en passant du département actuel de Veragua à celui de Coclé, l'on ne trouve plus que des produits très inférieurs comme art et même comme métier. La poterie disparaît presque complètement dans le département de Panama, et, ne reparaît guère, et bien imparfaite encore, qu'au Darien. Et la courbe artistique commence à remonter pour arriver, à travers l'art chibcha encore peu connu, à l'épanouissement merveilleux de la céramique inca.

Il semble étrange, au premier abord, de trouver des peuplades si peu avancées entre les deux grandes civilisations Aztèque et Inca au nord et au sud, alors surtout qu'au voisinage presque immédiat de l'Isthme existait la civilisation Chibcha si développée sur le plateau du Cundinamarca. Mais en songeant que le développement social d'un peuple dépend en grande partie du milieu dans lequel il est placé, il n'y a rien d'étonnant à ce que les Mexicains et les Péruviens établis sur les plateaux fertiles des Cordillères et des Andes se soient développés rapidement grâce aux conditions favorables du sol et du climat. Les malheureuses peuplades des terres basses de l'Isthme, au contraire, vivant dans une température d'étuve humide, avec sept mois de pluie par an et les débordements répétés des cours d'eau faisant du pays un vaste marais, n'ont jamais pu mener qu'une existence précaire sans avoir ni le temps ni les moyens de perfectionner leur état social.

Ajoutez à cela comme une tare originelle, que la race Caraïbe ne

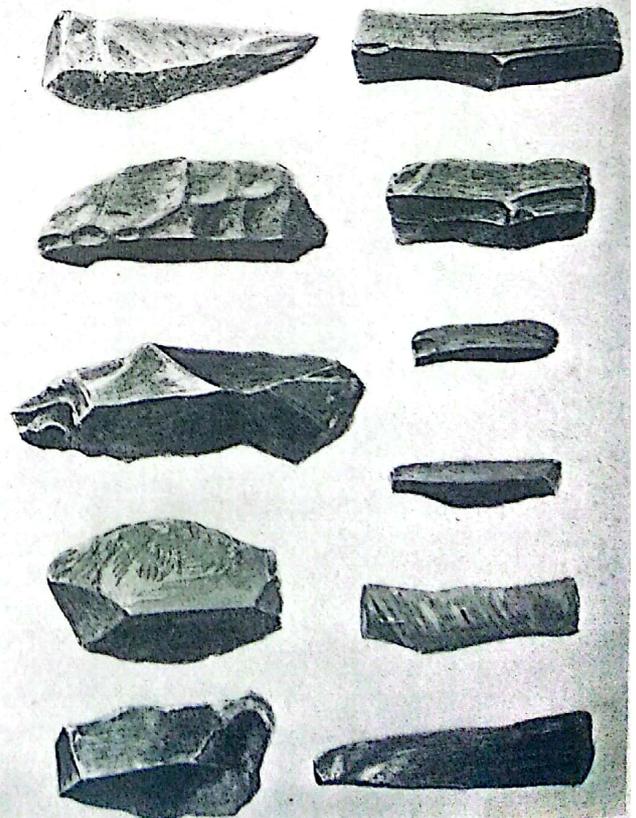
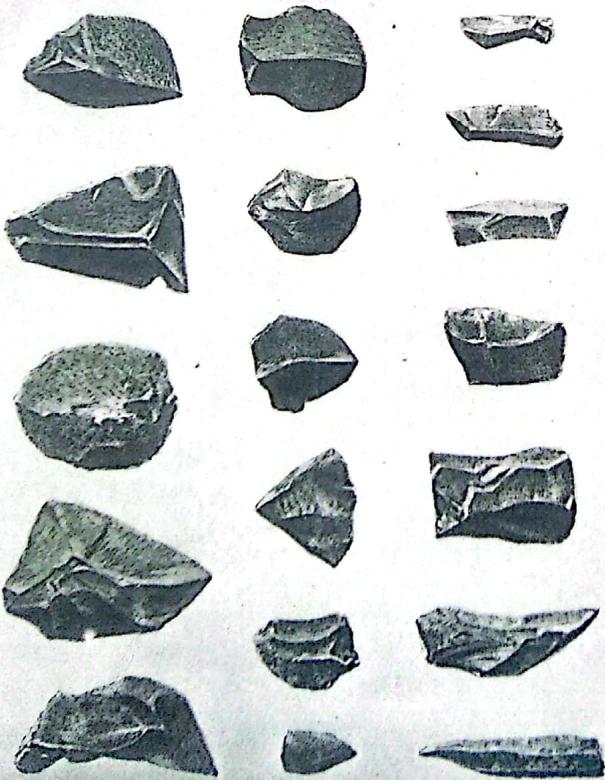
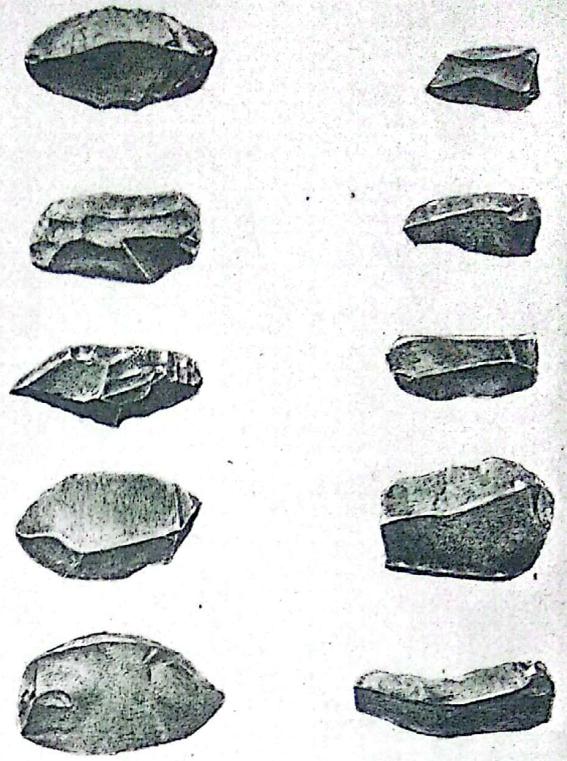
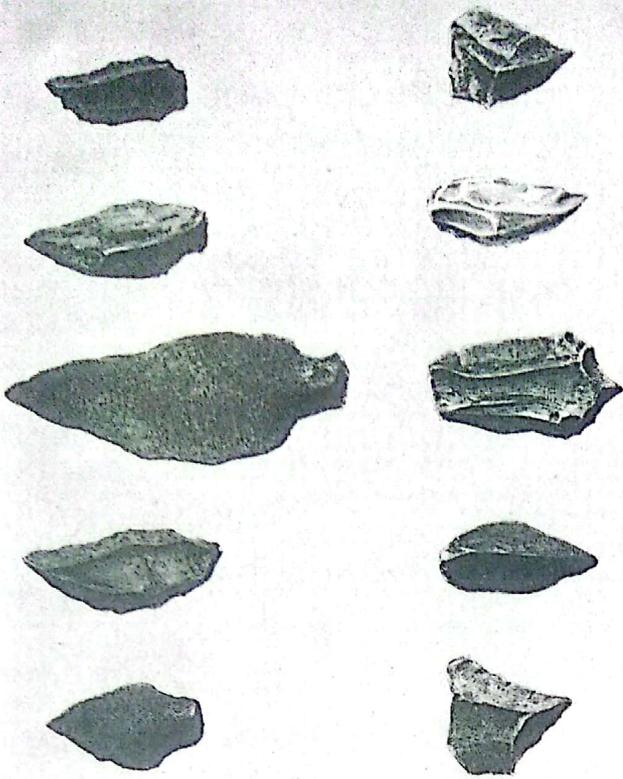
semble pas susceptible d'évolution sociale bien avancée. Si au lieu de considérer la céramique, industrie déjà de luxe, l'on compare l'armement primitif des différents peuples du Centre-Amérique, la différence est bien moins tranchée. La pierre polie est aussi belle dans l'Isthme que dans les contrées voisines. La race Caraïbe, essentiellement batailleuse, est arrivée partout à la quasi perfection dans son outillage de guerre ; mais il a fallu la venue, du nord, d'une race à instincts artistiques pour que l'art prît naissance dans ce milieu peu favorable, là du moins où cette race a pu s'acclimater. Si les peuplades du Guatemala et du Nicaragua primitivement formées d'éléments Mayas, ont poussé si loin leur développement et presque rivalisé avec les Mexicains, c'est à l'infiltration d'éléments Nahuas qu'elles le doivent en grande partie¹. Cette heureuse influence métamorphique a manqué aux indigènes de l'Isthme, du moins au sud de la province de Chiriqui dont les poteries procèdent évidemment des poteries Toltèques. A la fin du quinzième siècle ils en étaient restés à la pierre polie, tandis que leurs voisins plus favorisés, tout en se servant encore des outils d'obsidienne, employaient déjà le bronze, qu'ils savaient même dorer, fondaient et ciselaient les métaux précieux².

II

Les alluvions déposées par le rio Obispo, proviennent en réalité de

1. D'après M. D. Charnay; bon juge en pareille matière, tous les monuments du Mexique appartiennent à la civilisation nahua, la race Maya n'ayant rien produit par elle-même antérieurement à l'invasion Toltèque. Il cite en outre ce fait significatif que les Lacandons, peuplade Maya d'origine et de langage, sont connus de leurs voisins sous le nom de *Caribés*. D. Charnay. *Les anciennes villes du Nouveau Monde*, ch. xv, Hachette, éd.

2. Une opinion récente, mais qui demande confirmation, attribue les civilisations du Centre-Amérique à une grande immigration partie du sud et qui serait remontée jusqu'au Mexique antérieurement aux invasions Nahuas. On lui devrait successivement la civilisation Inca, Chibcha et même Yucatèque. En tous cas elle n'aurait laissé aucune trace de son passage dans l'Isthme de Panama.



ses affluents et principalement du rio Mazimbar qui s'y jette vers le kilomètre 51.700. En effet, au dessus de ce point, l'on ne trouve dans l'Obispo que peu ou point de graviers ; au dessous, ils apparaissent en grande quantité et s'étalent sur une large surface. Le Mazimbar encaissé dans des berges profondes qu'il affouille sans cesse, entraîne les couches alluviales anciennes, bien visibles dans l'épaisseur des rives, et va les reformer plus loin, puis finalement les déverser dans l'Obispo. Peu avant son confluent les bancs de cailloux commencent à se montrer et recouvrent en partie une ligne de calcaire pétri de madrépores, d'huîtres et de longues turritelles, et passé à l'état de marbre, derniers vestiges de l'ancien golfe qui s'avancait encore jusqu'à la Cordillère à l'époque tertiaire. Ainsi chargé de graviers, l'Obispo les a déposés sur toute la largeur de la vallée et sur une grande épaisseur, les couches les plus anciennes reposant sur un plan de roche doléritique, à une dizaine de mètres en contrebas du niveau actuel du sol.

Dans les couches inférieures dont l'épaisseur varie de cinquante centimètres à un mètre, se trouvent, avec les instruments grossiers irréguliers, ces pièces comparables aux grands types moustériens. Plus haut, les lames de silex corné ; puis, dans les couches supérieures, des grattoirs, perçoirs, poinçons, racloirs concaves, évidemment destinés au dressage des hampes de flèche ; enfin les pointes de flèche et de javelot assez rares d'ailleurs et tout à fait superficielles. Dans les alluvions à l'air libre et de formation récente, les instruments de toute sorte et les déchets de fabrication abondent. Ces derniers sont dans une proportion considérable relativement au nombre des outils, ce qui prouve que les ateliers de taille étaient installés sur les bords mêmes du fleuve où les éclats de dégrossissage restaient sur place alors que les instruments utilisables étaient emportés au loin. Du reste, le fait de rencontrer les uns et les autres à la surface et sur les rives actuelles du rio ne préjuge rien quant à leur provenance primitive ni, par conséquent, à leur plus ou moins

grande ancienneté. Les alluvions qui se forment sous nos yeux, après les crues de l'hivernage surtout, ne sont, je l'ai dit déjà, que le produit de l'éboulement des berges le long desquelles on aperçoit les anciennes strates caillouteuses, sorte de hauts niveaux dus au soulèvement lent du sol et bien antérieurs au niveau actuel des ruisseaux.

En dehors des graviers profonds mis à nu par les fouilles du canal et des graviers actuellement formés dans les rios, les instruments sont rares. Et cela se comprend facilement : dans un pays marécageux où le sol est enfoui sous une végétation exubérante, les seuls endroits fréquentés étaient les berges des rivières, et les seuls lieux habitables les mamelons où l'on se trouvait à l'abri des inondations et de la stagnation des eaux pendant les grandes pluies de l'hivernage. C'est donc aussi sur les mamelons que l'on trouve les instruments et les armes de pierre taillée. Au milieu même du campement d'Empérador, un sentier creux à flanc de côteau, m'a fourni de nombreux échantillons, grattoirs et haches polies, les lendemains des grandes averses qui le transformaient en torrent momentané, et y accumulaient les produits du délavage des terrains environnants. Le campement actuel s'élève donc sur l'emplacement d'une ancienne station ; mais les chercheurs de l'avenir y trouveront plus de tessons de bouteille et de boîtes de conserves que de silex taillés.

C'est principalement sur les monticules où se dressent les gros blocs arrondis que j'ai déjà signalés ailleurs ¹, que l'on a chance de faire des trouvailles. Ces blocs ressemblent étonnamment au premier abord à des blocs erratiques, apparence trompeuse déjà indiquée par Agassiz pour certaines roches du Brésil. Leur mode de formation est à coup sûr tout autre, car il est assez difficile d'admettre l'existence d'anciens glaciers dans ces contrées spéciales. Les vestiges de l'époque glaciaire reconnus dans des régions encore plus équatoriales, en Abyssinie par exemple et dans le bassin de l'Amazone, sont par-

1. V. la Nature n° 751. octobre 1887.

faitement justifiés par le voisinage de chaînes de montagnes puissantes. Cette justification manquerait aux roches moutonnées de l'Isthme, du moins dans cette région où la Cordillère est réduite à sa plus simple expression.

Quoi qu'il en soit, la vallée de l'Obispo est tapissée d'une couche d'argile rouge épaisse de plusieurs mètres, renfermant des blocs roulés parfois de grandes dimensions, et témoignant de l'action d'inondations violentes, d'un véritable diluvium. Le régime des eaux s'est fixé plus tard ; les rios d'abord largement étalés se sont peu à peu encaissés plus profondément, sous l'effet d'un soulèvement lent du sol, et ont laissé à différentes hauteurs les traces échelonnées de leurs lits successifs. Le ruissellement des grandes pluies pendant sept mois de l'année, pluies qui font parfois monter les rivières de plusieurs mètres en quelques heures, a mis à nu tous ces blocs, débris d'anciens épanchements volcaniques disloqués, tombés au fond des vallées, puis recouverts par les formations alluviales. Les plus grosses masses sont restées isolées, diversement perchées sur le flanc des vallées, objet d'étonnement et de respect religieux pour les premiers habitants de la région. Les anciennes tribus se sont établies dans leur voisinage, en quelque sorte sous leur protection et y ont gravé des signes mystérieux destinés peut-être à augmenter la valeur de ces énormes fétiches.

Ces blocs, formés principalement de brèche trachytique, sont arrondis, effrités. Ils ont cependant mieux résisté que les autres roches de la contrée qui se pourrissent littéralement une fois exposées à l'action de l'air et des pluies, au point que des bancs entiers de roches feldspathiques ne sont plus au bout de quelques mois que des amas argileux. Cette action décomposante s'attaque également aux vestiges des anciens rivages marins, consistant en longues bandes de calcaire coquillier semées assez régulièrement aux deux flancs de la vallée. Partout où il n'est point passé à l'état de marbre, sous l'in-

fluence métamorphosante des coulées de basalte et des épanchements volcaniques, ce calcaire s'effrite rapidement une fois mis à nu et laisse comme résidu les débris de ses coraux et de ses pectens.

Quelques pierres sont debout comme des menhirs, sans que néanmoins l'on puisse affirmer qu'il y ait là autre chose qu'un redressement naturel sous l'influence du glissement et de la poussée des autres blocs. Au reste, ces pierres seraient intentionnellement dressées qu'il n'y aurait là rien qui dût nous surprendre. Les menhirs abondent au Mexique, au Pérou ; l'on a signalé dans toute l'Amérique des monuments comparables à nos alignements, à nos tumulus d'Europe. En présence de l'universalité du culte des pierres à l'origine de toutes les civilisations, rien d'étonnant que nos aborigènes Colombiens aient obéi, dans leur développement, aux mêmes lois, et observé les mêmes coutumes. Comme les constructeurs des dolmens de la Bretagne, ils ont, à une période plus avancée de leur évolution, éprouvé le besoin de graver sur les rochers à leur portée ces mêmes signes pour nous incompréhensibles, mais qui répondent cependant à une commune inspiration chez les peuples enfants puisqu'ils se présentent avec le même caractère chez tous, quels que soient le temps ou la distance qui les séparent. Les dessins publiés par sir John Lubbock d'après les rochers d'Auchnabreach dans l'Argylleshire ¹, ceux figurés dans la planche LX. fig. 584 du Musée préhistorique de M. de Mortillet ², et représentant un couvercle de dolmen à Bakershill (Rosshire) sont absolument comparables aux gravures des pierres d'Empéador. J'ai déjà signalé ailleurs l'analogie de certains signes gravés sur nos blocs avec ceux de quelques dolmens de la Bretagne, entre autres, le dolmen de Mané Kérioned à Plouharnel.

Une remarque assez intéressante à faire, c'est que les dessins des pierres d'Empéador diffèrent notablement des gravures de la *Piedra*

1. Sir John Lubbock, *L'homme préhistorique*, Tom. 1, fig. 161. Bibliothèque scientifique internationale... F. Alcan éd.

2. G. et A. de Mortillet. *Musée préhistorique*. Reinwald éd.

Pintal de Caldera dans la province de Chiriqui. Celles-ci sont de véritables hiéroglyphes, c'est de la pictographie proprement dite ; le revers seul de la pierre offre des ressemblances avec les premières : on y voit des cupules avec cercles concentriques. A mon avis les gravures d'Empéador remontent à une époque antérieure à la Piedra Pintal dont je donne un dessin d'après un relevé qu'a bien voulu me communiquer le R. P. Heydé, missionnaire apostolique. Comme on peut le voir, il y a là une sorte de généalogie de familles d'origine solaire, dont les différents membres seraient représentés avec leurs symboles, principalement des animaux, véritables *totems* comparables à ceux des inscriptions de l'Amérique du Nord.

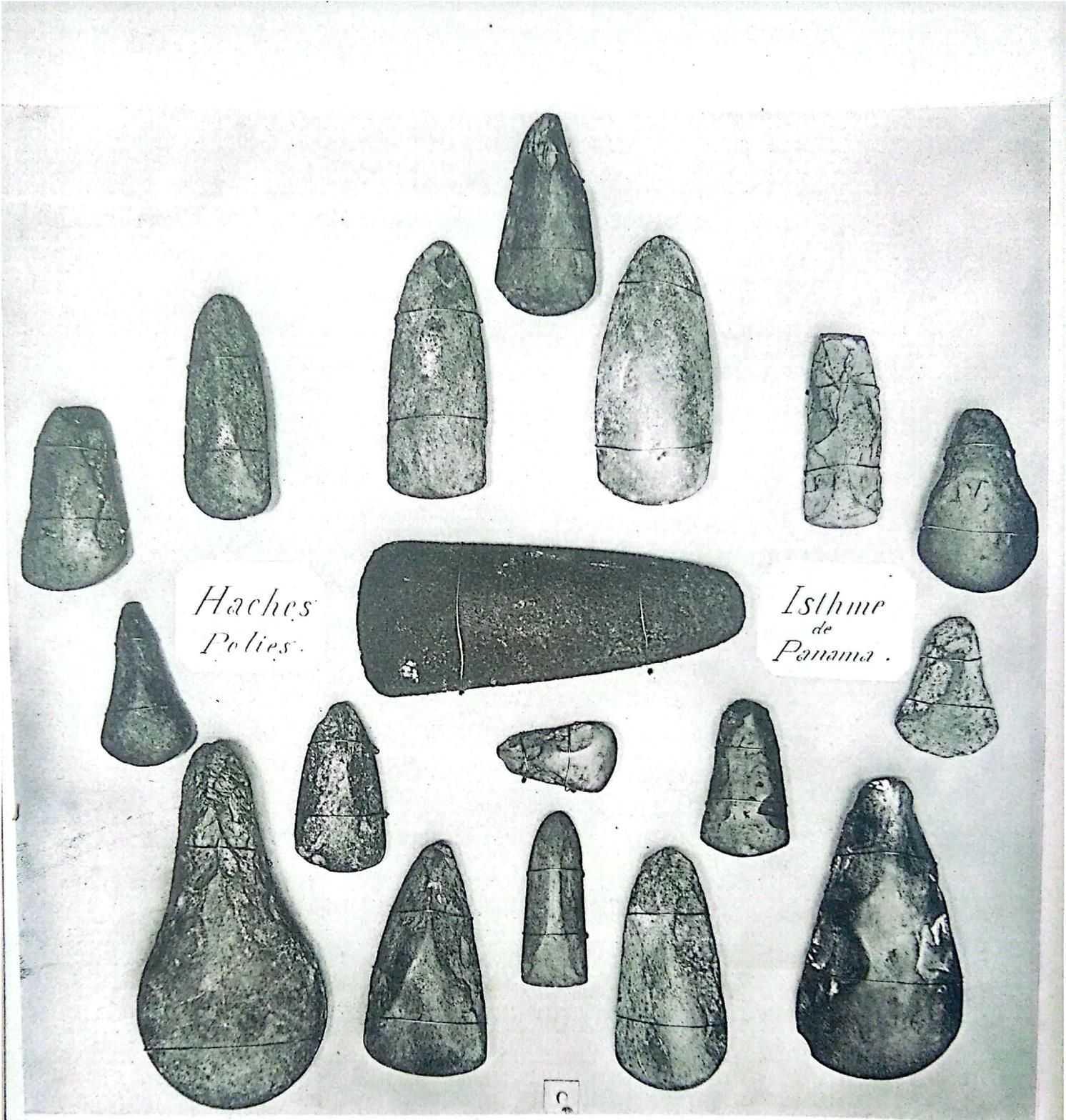
A noter, en passant, cet indice de culte solaire dont les gravures d'Empéador portent également des traces : une orientation très précise de l'est à l'ouest des séries de cupules sur deux blocs voisins.

Et de fait si une religion héliaque a pu prendre naissance quelque part, c'est bien dans ces pays tropicaux où la régularité des départs et des retours quotidiens du soleil est bien faite pour frapper l'imagination de peuples enfants. Cette naissance, au matin, du soleil, précédée seulement d'une courte aurore, cette disparition, au soir, cette mort brusque du jour sans la défaillance douce de nos crépuscules du nord, faisaient forcément du soleil un être vivant, se réveillant comme en sursaut le matin et tombant le soir épuisé après la longue course du jour. Et la nuit, fondant comme une bête de proie sur la courte agonie du soleil, la nuit avec ses angoisses, ses frissons, la terreur errante de ses fauves n'en rendait que plus cher encore et plus triomphant le retour de l'astre vainqueur des ténèbres.

Comme les Aryas du Sapta-Sindhu, les Aztèques de l'Anahuac ont eu leurs sacrifices propitiatoires au lever du jour. Des rites semblables, retrouvés d'ailleurs chez les Chibchas, se célébraient peut-être sur les grands blocs gravés de l'Isthme, véritables autels solaires proclamant une fois de plus l'universalité d'un culte si justifié.

III

Des peuplades nombreuses se sont succédé dans la vallée de l'Obispo superposant les débris de leur industrie, et cela pendant de longs siècles peut-être : d'où vient que l'on ne trouve jamais la moindre trace de leurs sépultures, de leurs ossements ? La région a cependant été explorée, déboisée, fouillée sur une grande étendue ; les tranchées du Canal n'ont pas seulement creusé les anciens lits des rivières où l'on ne saurait trouver de sépultures, mais encore elles ont entamé les flancs des collines à peu près sous toutes les incidences. Les tribus qui prenaient les berges des ruisseaux pour atelier de taille de leurs outils et de leurs armes, qui habitaient sur les cerros voisins des cours d'eau, n'enterraient donc pas leurs morts dans des grottes artificielles creusées à flanc de coteau, véritables hypogées s'ouvrant vers l'occident, ni dans des cistes de pierres sèches au fond des vallées comme leurs voisins du Chiriqui. J'ai déjà rapporté le mode singulier de sépulture adopté par les Indiens Cunas. Il ne leur est pas absolument spécial, puisque les Espagnols ont retrouvé la même coutume sur les bords du rio Sinu. Est-ce une tradition ancienne, leurs ancêtres faisaient-ils de même ? Peut-être ; mais jusqu'à présent l'on n'a rien rencontré de semblable. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir cherché, faute d'avoir visité tous les endroits où, disait-on, *l'on avait trouvé quelque chose*. Jusqu'à des murailles *en mosaïque* signalées dans la forêt sur la rive droite du Chagres vers Gorgona, et qui m'empêchèrent plusieurs jours de dormir. Je ne puis me rappeler, sans une gaîté douce, l'expédition que cela nous fit faire à un de mes confrères et à moi. Nous étions partis un matin à quatre heures, en pleine nuit, avec des lanternes, et munis de tout ce qu'il fallait pour une exploration



*Haches
Polies.*

*Isthme
de
Panama.*

C

consciencieuse : boussole, décimètre, albums, jusqu'à du magnésium en ruban pour éclairer l'intérieur de l'édifice que l'on nous avait fait espérer. Après trois heures de marche, notre guide nous amena devant la muraille en question : c'était un affleurement de basalte prismatique !

— En 1887, en posant une conduite d'eau sur un mamelon du campement d'Obispo, les ouvriers mirent à découvert un grand vase d'argile ovoïde, haut de 0 m. 50 environ, qu'ils s'empressèrent de briser dans l'espoir d'y trouver des objets précieux. Il ne contenait que quelques ossements qui furent aussitôt dispersés avec les débris du vase. Cette trouvaille, malheureusement non contrôlée, ne prouverait d'ailleurs absolument rien quant aux habitudes funéraires des anciens habitants de l'Isthme. De nos jours encore, la coutume existe, non seulement chez les Cunas, mais aussi chez les Indiens civilisés et convertis au christianisme, d'ensevelir les enfants en bas âge dans des *tinajas*, ces grands vases destinés à conserver l'eau fraîche. Un missionnaire, qui a longtemps habité l'intérieur du Chiriqui, m'a assuré avoir lui-même présidé à des enterrements de ce genre. Et le fait est d'autant plus significatif, que les anciens habitants du Chiriqui ne semblent pas avoir jamais employé ce mode de sépulture pourtant si commun chez leurs voisins du Nicaragua. Dans les grottes de Taboga, petite île du Pacifique située dans la baie de Panama, l'on a trouvé également de nombreux ossements, principalement d'enfants, mêlés à des débris de poterie grossière ressemblant bien aux *tinajas*. Il n'y aurait donc là qu'un cimetière remontant à une époque peu éloignée. Les grottes ont été souvent fouillées sans grand succès. En 1882 quand je les ai visitées pour la première fois, je n'y ai guère trouvé, comme mes prédécesseurs et comme mes successeurs, que des tessons et des ossements brisés confondus pêle-mêle dans une couche épaisse de guano de chauves-souris qui a donné aux os une couleur chocolat foncée.

Puisque je parle de Taboga et pour ne rien oublier, je dois mentionner la rencontre que j'y ai faite, au sommet d'un cerro entièrement boisé, d'une petite enceinte en grosses pierres ayant servi de foyer à une époque assez reculée puisqu'au milieu même des arbres de fort diamètre avaient poussé. Peut-être faudrait-il voir là simplement un souvenir du passage des Flibustiers dans les îles de la baie, et ce foyer aurait servi à faire des signaux de feu. J'ajouterai, d'ailleurs, que je ne tiens en aucune façon à cette explication et ne la donne ici que sous toutes réserves¹. En outre, il a été trouvé des haches polies dans les galets du rivage.

Les îles de la baie de Panama, principalement le groupe de *las Perlas*, mériteraient d'être sérieusement étudiées au point de vue de la paléoethnologie. Le fait seul que les Aztèques tiraient des pêcheries de la baie les perles dont ils faisaient un si grand usage, peut faire espérer que l'on rencontrera un jour dans cet archipel des traces de leur passage.

Jusqu'à présent je n'ai mentionné que des instruments provenant de la vallée de l'Obispo. Habitant la section d'Empéador depuis six ans et n'ayant pu consacrer à ces recherches que de courts loisirs, ce n'est guère que dans les environs du campement que j'ai recueilli les données de cette simple étude. Mais les quelques trouvailles que j'ai faites ou qui m'ont été signalées sur d'autres points permettent d'étendre à toute la ligne de Panama à Colon les conclusions à tirer de ces recherches. J'ai trouvé des jaspes taillés aux environs du vieux Panama dans les sables du rio Algarrobo; à Miraflores une hache polie dans les alluvions du Rio Grande; à Paraiso de nombreux éclats de même provenance; à Matachin, à Cruces, à Gorgona, dans les

1. Des encintes de pierres semblables mais de plus grandes dimensions existent encore sur un grand nombre de cerros dénudés du département de Veragua, et leur ressemblance lointaine avec la couronne d'une tonsure monacale a fait donner à ces cerros le nom de *frailito*, le frère, le moine. Ce sont de véritables retranchements.

graviers et les alluvions du Chagres, des silex et des haches, entre autres de grandes haches à tranchant lenticulaire. Une autre pièce semblable, vient de Tabernilla où elle a été trouvée dans une couche alluviale superficielle, avec cette particularité curieuse, qu'elle était dans le voisinage d'un ancien boulet de canon. Association bien faite pour réjouir les amateurs d'antithèses, mais facilement explicable par le remaniement continu des couches de la surface à chaque inondation. Sans compter que même en dehors de cette cause, le poids seul du boulet aurait pu le faire pénétrer dans le sol marécageux et toujours plus ou moins perméable.

Dans les provinces de Chiriqui et de Veragua, j'ai constaté la ressemblance, pour ne pas dire l'identité, des produits de l'âge de la pierre de ces régions avec ceux de l'Isthme proprement dit. Je signalerai seulement un type de pointe de flèche triangulaire provenant de Cañaza et que je n'ai retrouvé nulle part ailleurs. Les tombes plus récentes du Chiriqui renferment les haches à taille prismatique assez spéciale.

De tout temps l'Isthme de Panama a été un passage par destination. Aux époques antérieures à la conquête les grandes émigrations l'ont parcouru, dans le sens de sa longueur, mais ne se sont jamais arrêtées, peu séduites sans doute par la face convulsée du sol et l'inclémence du climat. Après la découverte, Nuñez Balboa en traversant le premier d'un océan à l'autre, a changé le sens du mouvement d'immigration : l'Isthme est devenu la route la plus directe pour aller de l'Atlantique aux pays légendaires de la mer du sud. Désormais les Espagnols jaloux de leur conquête n'ont plus qu'une préoccupation : fermer le passage aux autres nations européennes. Panama sur le Pacifique, Portobelo sur l'Atlantique sont les clés de leurs possessions américaines, il faut les défendre à tout prix. Malheur à l'étranger que sa mauvaise étoile amène dans l'Isthme, il ne reverra jamais son pays. Il vaut mieux pour lui tomber aux

moins des Indiens qu'en celles des Espagnols ; car les Indiens, soumis en apparence, supportent impatiemment le joug et favorisent volontiers toutes les entreprises dirigées contre leurs nouveaux maîtres. Cette connivence des tribus indigènes a fait, vers la fin du xvii^e siècle, la fortune des flibustiers en leur livrant le passage du Darien. Pendant près de vingt années, ils ont pu, grâce à elle, tenir en échec dans l'Isthme la puissance espagnole.

Tous les ans, les richesses des provinces du sud étaient amenées par mer à Panama et convoyées à petites journées à travers l'Isthme vers Portobelo où se tenait, à l'arrivée des galions d'Espagne, la grande foire de quarante jours, le grand marché d'échange des produits du pays contre les marchandises venues de la mère patrie. Portobelo, fondé en 1584, est pillé, incendié à plusieurs reprises par les flibustiers. En 1671, Morgan force l'entrée du Chagres et vient s'emparer du vieux Panama qu'il anéantit, forçant ainsi les habitants à aller s'établir sur l'emplacement de la ville actuelle, mieux défendue contre les coups de main. Dès lors ce ne sont plus que combats sur terre et sur mer, les flibustiers, presque toujours vainqueurs, pillent les villes, rançonnent les populations, s'emparent des vaisseaux et des galions, restent en permanence dans les îles du golfe de Panama et ne le quittent plus que vers 1686.

Ce sont alors les Indiens qui se révoltent pour leur propre compte et la révolte à grand'peine réprimée amène la ruine complète du Darien qui ne s'est jamais relevé de cette crise.

Notons enfin le grand mouvement du commencement du siècle qui a produit l'indépendance des anciennes colonies espagnoles, et le rôle capital qu'est appelé à jouer l'état de Panama grâce à sa situation au débouché du canal.

Toutes ces luttes montrent l'importance qui s'est attachée dès le début à la possession de l'Isthme. Les luttes sanglantes ont cessé : les luttes pacifiques ont pris leur place, désormais c'est contre la na-

ture que s'arme l'ingéniosité humaine. Les torrents ont été franchis, les marais comblés, les montagnes nivelées ; une voie ferrée a succédé aux anciens *caminos reales* de Charles-Quint qui menaient de l'Atlantique au Pacifique. Ces chemins royaux ne sont plus que d'étroits sentiers envahis par la brousse qui a déraciné peu à peu les pierres des chaussées et presque effacé la trace des passages autrefois si fréquentés. Portobelo n'est plus qu'un triste village endormi au fond de sa baie ; les steamers dédaignent sa rade où jadis jetaient l'ancre les riches galions d'Espagne. Colon, née d'hier, a supplanté son antique rivale. *Chagres* achève de mourir au pied des ruines de son fort qui n'a pas su la défendre contre Morgan ; *Cruces* mire tristement ses derniers ranchos dans son fleuve dépossédé de son ancienne gloire ; et, bientôt, les vapeurs passeront majestueux entre les cerros où quatre siècles auparavant les pauvres Indiens en étaient encore à l'âge de la pierre, qui valait peut-être mieux, après tout, pour leur bonheur, que l'âge de l'acier que l'Europe est venue leur imposer. Et l'Isthme sera plus que jamais devenu tout à la fois un passage et un carrefour : car telle était sa destinée.

Emperador, Isthme de Panama. Janvier 1889.

